

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

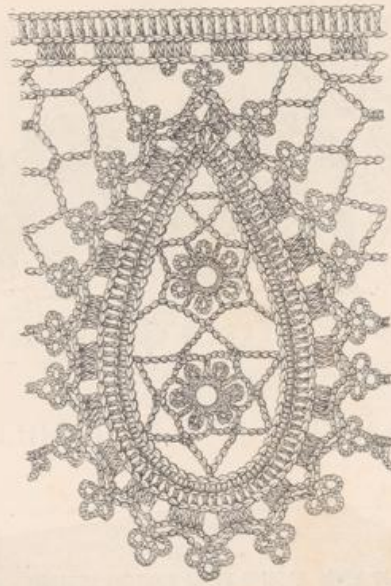


1. COSTUME DE PETIT GARÇON. 2. COSTUME DE FILLETTE.
3. COSTUME DE GARÇON. 4. FILLETTE DE 7 ANS.
5. JEUNE FILLE DE 15 ANS. 6. TOILETTE DE FILLETTE DE 9 ANS.

COSTUMES D'ÉTÉ, POUR JEUNES FILLES ET JEUNES GARÇONS. — DESSINS DE GUSTAVE JANET.



7. COL PAYSAN.



10. DENTELLE AU CROCHET.



8. COL A COINS RECOURBES.

SOMMAIRE
 GRAVURES : Six costumes pour fillettes, garçons et jeunes filles. — Col paysan. — Col à coins recourbés. — Dentelle Renaissance. — Dentelle au crochet. — Dessous de lampe ou de plateau. — Bande brodée au point russe. — Boîte à bijoux. — Dessus de la boîte à bijoux. — Fichu-gilet. — Ruche en crêpe de Chine. — Parure en faille. — Gilet Eméralda. — Mantelet Alvarez. — Cul-rasse Boléro. — Veste Marion. — Alcyon. — Bandeau diadème. — Pendentif de cou. — Bracelet. — Boucle d'oreilles. — Rébus.
 SUPPLÉMENT : Planchette de modes colorées. — Planchette de broderies et de patrons.

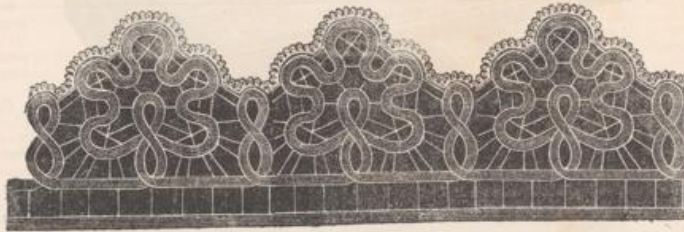
EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume de petit garçon de sept à huit ans. — Ce costume, en drap léger ou en popeline couleur lavane, est illustré d'une petite bordure satinée noire. Pantalonn bouffant, retenu par un élastique en dessous du genou; gilet à double rangée de boutons, se rattachant sur le côté. Veste à basques fuyantes; elle boutonne sur la poitrine à l'aide d'une double patte, s'appuyant sur chacun des côtés, qui se recroisent un peu dans le haut. Grand col marin, tout en toile avec tripleure à l'intérieur.

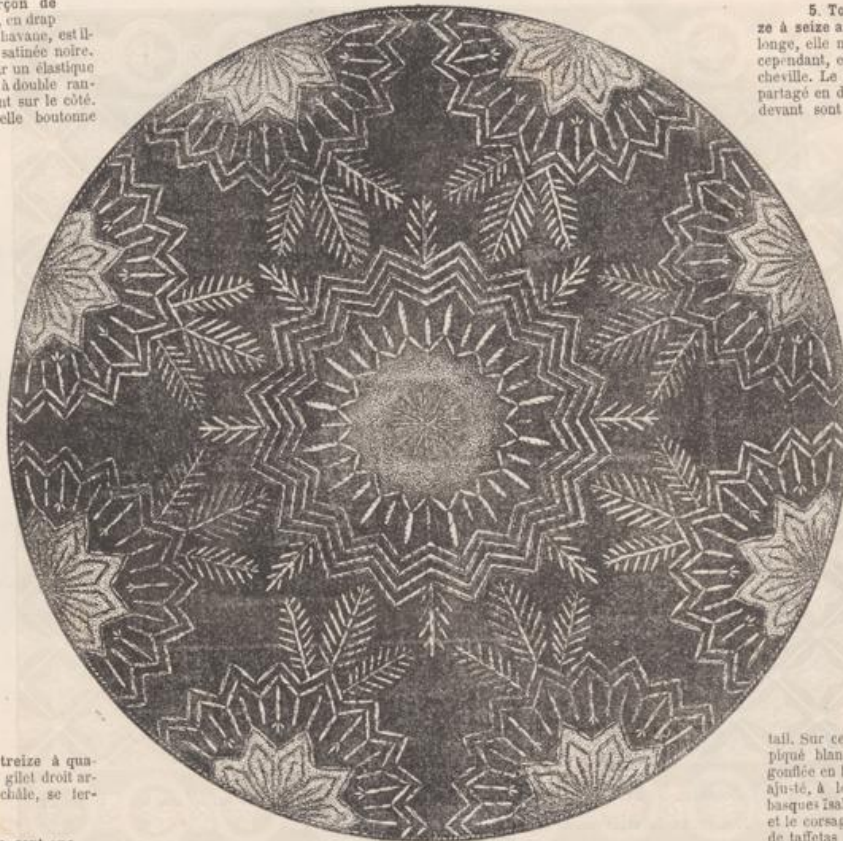
2. Toilette de fillette de six ans. — En taffetas vert et piqué blanc, mais comme l'une des étoffes peut avoir besoin de se blanchir, et que l'autre ne le supporterait pas, on peut remplacer la soie par la baliste spéciale; cette observation s'applique aux autres toilettes, où la soie et le piqué se trouveront mélangés. La première jupe et le corsage sont en piqué blanc, ornés de cinq biais de taffetas vert, formant cercle. Sur un pouf de taffetas vert, gonflé en ballon, s'étalent les plis d'une longue basque, qui forme les ailes d'un pagillon; cette basque est agrémentée d'une garniture de nansouk en broderie anglaise et festonnée; le corsage, décolleté carrément, supporte un petit corsicot de taffetas; il est, en outre, orné d'une herbe carrée de broderie anglaise.

3. Costume de garçon de treize à quatorze ans. — Pantalonn long, gilet droit arrondi sur le devant. Veste à châle, se fermant un peu sur la poitrine.

4. Toilette de fillette de sept ans. — La robe est en piqué blanc et les ornements en taffetas d'Italie bleu; la



9. DENTELLE RENAISSANCE.



11. DESSOUS DE LAMPE OU DE PLATEAU.

jupe est divisée en deux parties; celle de devant, tout unie, est garnie d'un simple biais; sur celle de derrière, se trouve un volant de taffetas plissé dont la tête est séparée du reste par deux biais de piqué blanc. Une seconde jupe, bien bouffante, retombe sur la partie de derrière; elle est encadrée d'une bande de broderie anglaise qui se recroise sur les quilles des côtes; ces quilles sont composées d'un plissé d'étoffe comportant le même ornement de broderie que le pouf; la broderie se prolonge sur le corsage, où elle forme bretelle, laissant apercevoir un petit plastron de taffetas dont les plis sont assortis à ceux des quilles; le corsage de piqué est montant, légèrement entr'ouvert en cœur; à moitié de sa hauteur, il est recouvert d'un corsicot de taffetas, qui tient sur les épaules. Les manches, bouffantes et courtes, sont en taffetas avec bande de broderie dans le bas.

5. Toilette de jeune fille de quinze à seize ans. — A cet âge, la robe s'allonge, elle ne forme pas encore la traine cependant, et s'arrête à la naissance de la cheville. Le jupon, de popeline grise, est partagé en deux parties égales; les lés du devant sont plissés à la religieuse dans toute leur hauteur et garnis simplement dans le bas d'un tout petit biais de taffetas; les lés de derrière, tous unis, montés en gros tuyautés, sont ornés de quatre biais de taffetas assez larges et réguliers, et d'un cinquième biais étroit. La tunique princesse, assez courte, est gonflée en ballon; elle s'ouvre en éventail sur le devant, pour laisser apercevoir les pans d'un grand gilet Louis XV. Corsage à double revers; les uns, en popeline, bordés de chaque côté d'une ruche de taffetas n° 3, et les autres en taffetas bleu, ornés d'une ruche grise. Le pouf de la jupe semble retenu par les deux pans des revers, lesquels se recroisent en dessous du ballon, et s'y rattachent par un simple nœud, dont les deux bouts retombent sur le jupon. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce costume.

6. Toilette de fillette de neuf ans. — Jupon court de taffetas bleu, monté à l'écoissaise en longs plis plats formant bien l'éventail. Sur ce jupon, retombe une tunique de piqué blanc fort courte, dentelée et bien gonflée en ballon par derrière. Corsage bien ajusté, à longues basques tourmentées, dites basques Isabeau ou Renaissance. La tunique et le corsage sont agrémentés de boutons de taffetas bleu, reliés les uns aux autres par une petite torsade de passementerie ou de soutache; le corsage, légèrement en-

trouvert, est garni d'une fraise de tulle ou de mousseline. Voir les patrons sur notre supplément.

7. Col paysan en toile fine avec piqure tout au tour. Ce col se taille droit; on marque avec le fer le pli du revers par derrière, et on roule simplement les coins par devant. La cravate, nouée lâche, est en foulard. Manches de toile coupées en manchettes d'homme.

8. Col à coins recourbés et non cassés au fer. Manches allant avec ce col. Cravate de crêpe de Chine, avec bout en filet brodé. Ces coins se posent comme le dessin le représente, c'est-à-dire encadrés dans l'étoffe, ou se terminant par un feston suivant les dents de la broderie.

9. Dentelle Renaissance pour garniture de robes ou de costumes de toile et de batiste. — On exécute notre modèle en lacet blanc ou en lacet écru; les barrettes se font au point simplement cordonné.

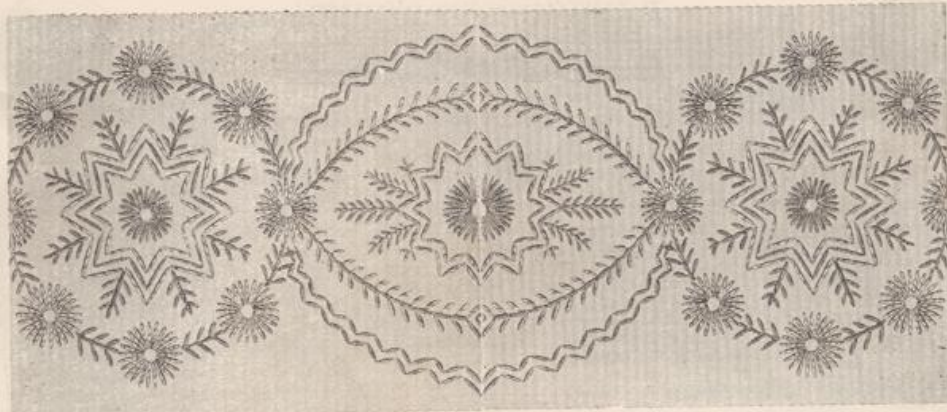
10. Dentelle au crochet. — Cette dentelle servira de cadre aux nombreuses étoiles au crochet dont nous avons publié les modèles. Pour l'exécuter, on commence par les deux étoiles du centre; on les relie l'une à l'autre à l'aide de chaînettes qui forment barrettes vénitienes. Sur ces barrettes s'appuie aussi le rang de chaînettes, qui supporte tout l'ovale extérieur; ce rang de chaînettes doit être surmonté d'un point plein ou être festonné avant de se mettre à la galerie, sur laquelle prend pied la dentelle. Cette galerie se compose de brides non alternées de chaînettes qui, dans la partie entrée, doivent être faites deux points dans un point du rang précédent.

Lorsque les tréfiles du cadre sont exécutés, on commence un autre ovale, puis on les réunit à l'aide de barrettes au crochet lancées sans symétrie bien arrêtée, comme dans la broderie Renaissance. L'intervalle des ovales peut être plus ou moins rapproché, suivant que l'on veut sa dentelle pleine ou légère. Une chaînette droite relie dans le haut les barrettes; elle est dominée par deux rangs de brides qui forment la tête de la dentelle.

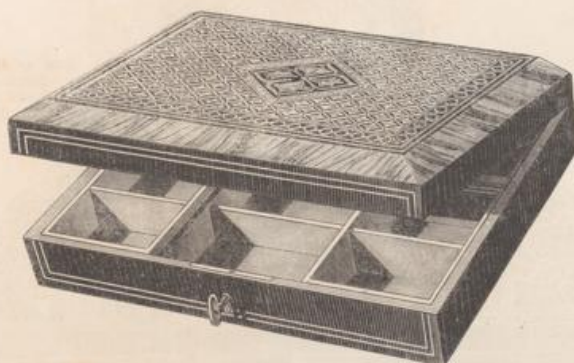
11. Dessous de lampe ou de plateau. — Modèle de M^{me} Lecker, 3, rue de Rohan. — Nous pouvons, au lieu d'un dessous de lampe, exécuter avec ce modèle un écran, une pelote, un dessus de panier rond, un milieu de table. La broderie s'exécute au point russe ou point à fil lancé d'une pointe d'un dessin à l'autre. Il se fait comme une piqure: tout un trait doit être recouvert d'un seul coup par le point que l'on exécute.

12. Bande en broderie au point russe. — Ce dessin, si léger, nous rendra bien des services pour l'ornementation de nos toilettes d'été; il peut se faire en laine travaillée, sur toile, cachemire, foulard, etc., ou bien en soie floche, pour objet ne se blanchissant pas.

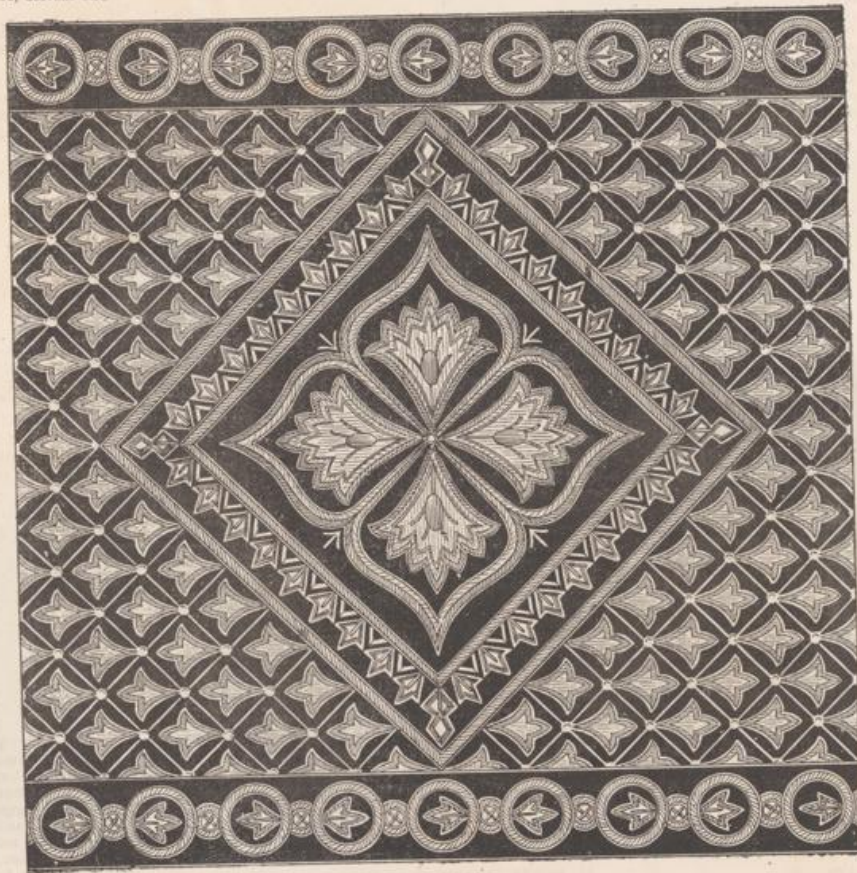
On peut même le broder en coton blanc, par exemple, sur toile bleue.



12. BANDE BRODÉE AU POINT RusSE.



13. BOITE A BIJOUX.



14. DESSUS DE LA BOITE A BIJOUX.

et en composer des garnitures originales.

13-14. Boîte à bijoux. — Modèle de M^{me} Lecker, 3, rue de Rohan. — Le dessus de cette charmante boîte est enrichi d'une broderie au passé et au cordonnet que notre dessin 14 représente en grandeur naturelle.

On peut prendre comme fond du velours, du satin ou de la bazane; on se servira de ganse cordonnée d'or ou de soie, à volonté. On peut faire du caméléon ton sur ton ou bien heurter les couleurs tout en les harmonisant. Le

quadrillé proprement dit se fait en gros cordonnet capitonné de perles de jais, d'acier, d'or ou d'argent. Les tréfiles et les cercles de l'étoile du milieu, en grosse ganse arrondie, les milieux de tons les motifs s'exécutent au passé un peu bourré.

Quant au montage, il est indispensable, je crois, de s'adresser à la maison qui nous a fourni le modèle ou à un monteur habile.

Notre dessin 14 pourra être utilisé pour beaucoup d'autres objets, boîte à gants, sachet à mouchoir, boîte à jeux, etc. En le répétant, on obtiendra de jolies bandes pour ameublement.

15. Fichu-gilet en faille noire, garni d'un plissé de crêpe lisse et d'une dentelle noire. Nœud sans bouts posé sur le milieu du devant. Ce fichu peut se faire aussi en taffetas rose ou bleu pour accompagner et rendre plus habillée une robe noire.

16. Ruche en crêpe de Chine rose ou bleu rouleautée de même aux deux bords. A l'intérieur, un plissé de crêpe lisse. Le bord extérieur est orné d'une valenciennes ou d'un point de Bruges. Le dessin a un peu trop arrondi l'ouverture, mais comme cette ruche est souple, il suit sans peine le contour de l'échancrure de la robe.

17. Parure en faille de nuance claire. Le revers de soie est orné d'une mignonne blonde noire posée à plat et remontant sur une autre beaucoup plus haute, retombant tout autour. A l'intérieur de l'échancrure, plissé en forme de fraise en tulle ou crêpe lisse. Un nœud est placé à l'endroit où le fichu croise, et deux autres au bout de chaque pointe.

18. Esmeralda. — Gilet sans manches, en cachemire noir découpé et perlé sur fond Cluny; guipure de laine formant fraise au cou et flot de dentelle sur le devant. Nœud de faille noire au bas de la colerette. — Modèle de MM. Tainturier et Caclard.

19. Alvarez. — Mantelet en cachemire noir doublé de soie, garni tout autour d'une guipure et d'un entre-deux perlés. Guirlande perlée de chaque côté de l'entre-deux. Le bord du mantelet est dentelé. — Modèle de MM. Tainturier et Caclard.

20. Bolero. — Cuirasse en cachemire doublé de soie, garnie tout autour et aux entourures de guipure de laine, Grand



15. FICHU-GILET.

dessin de perles taillées, formant gerbe avec ou peu de soutache.

21. *Marion*. — Veste en drap damier bleu marine, garnie d'un gilet de faille de même couleur et de sept lisérés de faille, avec boutons en passementerie bleu marine formant brandebourgs. Deux revers de faille de couleur dans le bas du devant; deux revers à la manche, l'un en faille, l'autre en drap. Poches en faille sur le côté. Cordelière à nœud remplaçant les boutons à la taille.

22. *Alcyon*. — Confection en cachemire double, garnie de laine et de plumes d'autruche; elle est ajustée à la taille. Le postillon est formé par deux gros plis sur lesquels les devants viennent se rejoindre au moyen d'un double nœud de faille. — Modèles de MM. Tainturier et Caclard, 46, rue des Jeûneurs.

23. *Bandeau-diadème* en or ciselé, brillants et émaux sur pailions. Genre et style indiens, comme ornementation et couleurs.

24. *Pendant de cou*. — Même modèle et même style que le bandeau.

25. *Bracelet en velours noir*. Boucle en gros brillants, frange en brillants, avec petit travail très-fin en toutes petites pierres.

26. *Longue boucle d'oreilles* formée de deux rubans de velours retenus par une boucle en brillants. Même travail délicat aux extrémités qu'au bracelet. — Modèles de M. Boucheron, galerie de Valois, Palais-Royal.

E. BOUET.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de promenade en taffetas noir et foulard noir à semis de bluets. Le jupon noir est orné dans le bas et tout autour d'un premier volant fraisé, haut de dix centimètres, sur lequel retombe un second volant plissé de 25 centimètres;



16. RUCHE EN CRÈPE DE CHINE.



17. PARURE EN FAILLE.

la tête du plissé est séparée du volant par un biais de taffetas. Polonoise en foulard fond noir semé de bluets, garnie dans le bas d'un petit volant de taffetas surmonté d'un biais; ce biais remonte par devant jusqu'à l'encolure qu'il entoure. Deux nœuds de taffetas relèvent la robe. Les manches rappellent dans le bas la garniture du jupon. Chapeau de paille noire avec roses pompon et plumes bleues, et aigrette.

Toilette de dîner en faille mauve de deux tons. Le devant de la jupe est entièrement couvert de biais de faille du ton le plus clair, posés en diagonale de chaque côté. Un revers à dents encadre le tablier; dans chaque dent est posé un bouton de soie mauve. Jupe en faille mauve, teinte foncée, unie par derrière, avec biais clair dans le bas, et recouverte à moitié par deux jupes tombant droit, garnies d'un biais



18. GILET ESMERALPA.



19. MANTELET ALVAREZ.



G. Guin

Moda et Robes de Paris

Nº 120

1874

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire, à Paris

Robes en Foulard de l'Union des Indes, 1. Rue Aubert.

Corsets et Jupons de la M^{me} de Plancher, 22, de Valenciennes.

clair et d'une dentelle blanche. Corsage en faille à plastron, fermé par devant, à grandes basques par derrière, garni de dentelle blanche. Aux épaules, garniture remontant et formant épaulette. Le corsage forme corselet carré par devant, et une garniture froncée en soie mauve clair transforme ce carré en cœur; riche de dentelle blanche. Les manches sont rayées des deux teintes; dans le bas sont disposés, alternant et se croisant, des losanges allongés, en étoffe des deux teintes, retenus par un biais clair. Nœud des deux teintes mauve dans les cheveux.



23. BANDEAU-DIADÈME. — MODÈLE DE M. BOUCHERON.



25. BRACELET.

PLANCHE DE PATRONS

Premier côté

Dessus de siège avec accouoir.
Bande à broder en guipure Richelieu.
Bande à broder au passé.
Col à coins cassés, broderie Richelieu.
Chiffres demandés.

Deuxième côté

Costume de jeune fille de quinze ans, dessin 5 du journal.
Costume de fillette de neuf ans, dessin 6 du journal.



24. PENDANT DE COU.



26. BOUCLE D'OREILLES.

COURRIER DE LA MODE

Les chapeaux formant guirlande et composés d'une passe sans fond ont à peine paru, que déjà on ne voit plus qu'eux sur la tête de toutes les femmes; d'où je conclus que cette

forme tombera en défaveur avant qu'il soit peu. Cela s'explique, du reste, car ce genre de chapeau est très-facile à copier, à exécuter soi-même, ce qui fait que bon nombre de femmes économes se décideront à l'adopter. Mais il s'en suivra aussi que les Françaises, ayant horreur de l'uniforme, abandonneront bien vite ce qui va être porté par tout le monde. J'ai fait une remarque singulière. Plus une mode a de peine à s'acclimater, plus il y a de chance pour qu'elle s'éternise.

Voyez la crinoline : que de préventions n'a-t-elle pas soulevées à son apparition; comme on a trouvé cela incommode, disgracieux, et, entre parenthèses, comme on avait raison de juger cette mode ridicule et absurde! C'est là un des souvenirs de mon extrême jeunesse, et je me rappelle les luttes que j'ai eu à soutenir pour obtenir de ma mère le privilège de porter sous ma jupe, qui effleurait à peine mes chevilles, un de ces ballons raides et souverainement incommodes, tout bardés de fer ou de baleine, qu'on nommait improprement crinoline. Pourtant, le règne de ces engins a été long; les plus récalcitrantes ont fini par sacrifier aux exigences de la mode, et chacune avait son armure, sur laquelle s'étaient à outrance les plis d'une robe extravagante d'ampleur et de longueur. Cela a bien duré dix ans, et il nous en est resté quelque chose, un diminutif, la tournure, qui n'est, à proprement parler, qu'une crinoline posée derrière. Il en a été de même des doubles jupes ou tuniques. Les premières audacieuses qui les ont adoptées ont été taxées de folles, et leur robe de déguisement. De là l'origine du mot *costume*, qui, actuellement, sert à désigner le vêtement de rue ou de visite, composé d'un jupon et d'une tunique. En dépit de toutes les tentatives faites pour détrôner le costume, il règne et régnera longtemps encore

en maître, au moins pour les toilettes négligées ou de promenade, car il est d'une commodité indiscutable et d'une élégance parfaite quand il sort des mains d'une couturière intelligente.

Revenons aux chapeaux. La forme à grands bords, soit relevés tout autour, soit plats et relevés seulement d'un côté par une touffe de fleurs ou des nœuds de faille, sera, je crois, très-bien portée. Il y a aussi la capote *enfantine*, copiée sur celles qui portent nos fillettes de trois à six ans et qui s'harmonisera à merveille avec un pur et frais vi-



20. CUIRASSE BOLÉRO.

21. VÊTE MARION.

22. ALCYON. — MODÈLE DE MM. TAINTURIER ET CAGLARD.

sage. Je conseillerais aux jeunes femmes et aux jeunes filles de faire faire ainsi les chapeaux en étoffe pareille aux robes de foulard uni, de crêpe de Chine, ou, du moins, de teinte identiquement conforme à celle du vêtement. On peut, par exemple, porter une toilette en taffetas et grenadine de laine écarlate et une petite capote de soie ou de crêpe de Chine de même teinte, ainsi que je l'ai dit plus haut. Malheureusement, je ne puis conseiller de faire soi-même une semblable capote, car le ridicule, quand il s'agit de fantaisies de ce genre, coûte absolument l'originalité de bon goût.

Décidément, la forme écharpe sera très en vogue comme vêtement léger. Je vois dans ce succès de l'écharpe un retour vers les robes unies qu'elle accompagne gracieusement et auxquelles même cet accessoire est indispensable pour être de mise dans la rue. Je dois cependant convenir que je n'ai guère aperçu encore de robes princesses sur le pavé, je sais seulement qu'il y en a un assez grand nombre en voie d'exécution dans les ateliers de nos couturières, et prêtes, par suite, à paraître au premier jour.

Mes lectrices vont certainement trouver que les renseignements de leur rédactrice manquent de netteté. J'ai pourtant dit bien des fois qu'il m'était impossible de faire de l'absolutisme à une époque où on semble prendre à tâche de n'écouter que sa propre fantaisie. Cependant je veux me résumer pour me faire aussi bien comprendre que possible. La généralité des femmes qui se mettent bien conservent encore, au moins pour la saison d'été, la combinaison de toilette comprenant un jupon détaché et une tunique ou une polonaise en ce qui concerne les costumes de jour. En revanche, on a presque absolument renoncé à cet arrangement pour les robes du soir. Quelques élégantes sont en train de faire revivre la robe plate. Réussiront-elles ? J'en doute, ou, du moins, je ne pense pas que cela devienne une mode générale.

Avec la robe princesse, on ne peut sortir sans un vêtement accessoire, tel que l'écharpe, la mante à capuchon, le petit dolman ou la pélerine. J'ai vu des écharpes de toutes sortes, en sicilienne, en cachemire, en crêpe de Chine. L'une, faite en cette dernière étoffe, était composée de plis plats. Sur chaque pli était posé un entre-deux perlé dans le bas et autour des pans carrés une dentelle perlée, haute de 10 centimètres. Cette écharpe, qui ne doit pas être fixée aux épaules et qui retombe sur les bras, n'a que 20 centimètres de largeur, à cause des plis. Autre écharpe en sicilienne : on prend 2 mètres de sicilienne et on fait au milieu deux ou trois plis de façon à faire former un V à l'écharpe, qui doit être ramenée assez haut vers les épaules et croisée devant sous une ceinture qui est fixée derrière sous les plis. Cette écharpe-fichu est garnie d'une haute frange fantaisie mêlée de boules et de brindilles de jais et d'une ruche coquillée en dentelle noire (fausse blonde). Un nœud à grands pans et à coques plates est fixé derrière, à la naissance des plis. Il va sans dire qu'on peut faire l'écharpe pareille à toutes les robes de couleur et surtout à celles qui sont en tissus légers et souples, comme la grenadine, le foulard, etc., etc.

Le grand succès des écharpes a inspiré à la maison de l'Union des Indes l'heureuse idée de faire franger des écharpes en crêpe de Chine noir et de toutes nuances. Ces écharpes auront 2 mètres 50 centimètres de long sur 45 centimètres de large et seront ornées dans le bas d'un effilé à tête quadrillée ayant 15 centimètres de hauteur; elles se porteront vagues sur la taille ou pourront être drapées à l'aide de nœuds, et rien ne sera plus seyant pour jeune fille ou jeune femme. En envoyant un échantillon, on pourra, sinon rassortir exactement, au moins faire faire des écharpes allant bien avec l'un des tons du costume auquel on veut adjoindre ce vêtement. Il est rare en effet aujourd'hui que les robes soient exactement composées d'une seule teinte, et il y a lieu de penser qu'il sera toujours possible de rassortir l'écharpe soit à la garniture, soit à l'un des tons de la toilette. En tout cas, l'écharpe noire sera toujours charmante sur les toilettes de grenadine noire, unie ou à dessins, qui vont être très à la mode avec les foulards à fond noir, les tissus grisaille, accompagnés d'un chapeau noir, d'une ombrelle noire, etc., etc. Ces écharpes coûteront en toute teinte 45 francs. Il suffit d'envoyer un mandat de 45 francs sur la poste à la maison l'Union des Indes, 1, rue Auber, pour recevoir l'écharpe demandée, à moins qu'on ne préfère l'envoi contre remboursement. Pour les écharpes de couleur, faire parvenir un échantillon.

Faut-il répéter encore que le foulard est une charmante étoffe d'été, fraîche, commode et très-élégante, pour peu que le bon goût préside à l'arrangement ? Je reçois quantité de lettres qui me questionnent sur ce sujet, absolument comme si je n'avais jamais donné mon avis sur ce point. J'ai vu partir ces jours-ci deux robes de jeunes filles qui forment la toilette de deux demoiselles d'honneur au mariage de leur sœur, et qui m'ont ravi par leur fraîcheur élégante. Ces robes sont entièrement en foulard uni, bleu pâle et blanc. La première jupe est bleue et ornée derrière d'un volant de 20 centimètres, monté à gros plis et surmonté d'un coquillé de foulard bleu doublé de foulard blanc, lequel paraît à chaque pli; sur le devant de la jupe sont posés cinq petits volants, un bleu foncé, un blanc

plissé, un troisième bleu, un quatrième blanc et un cinquième bleu posé à tête. Le tablier en foulard blanc a un ourlet bleu; il est fixé derrière par deux pans en foulard bleu doublés de foulard blanc, qui se nouent lâche derrière, en formant un léger pouf. Cette écharpe est posée de façon à montrer tout à fait le côté blanc et le côté bleu. Corsage en foulard blanc boutonné un peu de côté, et orné d'un col rond en foulard bleu. Revers bleu doublé de blanc et plissé aux manches. J'ai conseillé, pour accompagner ce costume, une petite capote enfantine en foulard blanc, avec torsade et nœuds bleus, et une touffe de petites roses ayant au centre un bouquet de myosotis. Supposons un instant, ce qui est certainement vrai, que nos charmantes demoiselles d'honneur sont blondes, gracieuses et mignonnes, et je réponds de l'effet produit par ces deux jolies toilettes. Inutiles d'ajouter que ces deux robes de foulard sortaient de la maison de l'Union des Indes.

MARIE DE SAVERNY.

LES DOMESTIQUES

Nous n'avons pas, dit-on généralement, de plus cruels ennemis que nos domestiques. A certains égards, cet axiome ne manque pas de justesse; mais j'ose dire cependant que la faute en est souvent à la façon dont nous comprenons nos devoirs envers ceux qui nous servent.

Ces étrangers qui, moyennant salaire, consentent à faire abnégation de leur volonté, subissent tous nos caprices et supportent le contre-coup de toutes les variations de notre humeur, sont, il faut bien s'en souvenir, associés à notre vie de famille, et initiés, heure par heure, à tous les petits secrets de notre existence intime. D'où il résulte que l'impertinence, ou du moins la hauteur excessive du maître, sa dureté dans le commandement, son indifférence absolue en tout ce qui touche les intérêts particuliers du serviteur, jettent dans l'âme de ce dernier un levain de haine et même de vengeance. Rien de moins étonnant que de voir le domestique ainsi rabaisé, humilié, rudoyé chaque jour, mettre au service de ses rancunes parfaite de nos affaires personnelles. Je ne prétends pas dire qu'en usant d'humanité et de douceur, on parvienne absolument à éviter toujours cet ennemi. Le manque d'éducation et, par suite, de sens moral, porte à l'injustice, à la jalousie irraisonnée; à ce point souvent que les bons procédés sont absolument impuissants à neutraliser ces mauvais sentiments dans la classe inférieure. Cependant l'observation m'a démontré quelle énorme influence peut avoir sur une nature inculte, ou même disposée au mal, la bonté indulgente, unie à la juste sévérité d'un supérieur, qui considère, avant toute chose, dans le domestique la créature de Dieu, ayant une âme semblable à la sienne.

Si l'on veut bien s'élever à cette hauteur de pensée, la tâche devient facile. Ces êtres, que leur situation sociale met au degré inférieur de l'échelle, nous semblent alors dignes d'exciter notre attention et notre intérêt, et les services que nous recevons d'eux n'impliquent à nos yeux aucun abaissement. De par l'autorité que nous confère notre supériorité intellectuelle et morale, nous nous sentons le droit d'exiger d'eux le respect et la somme de services qu'ils se sont engagés à nous rendre par un contrat passé d'un commun accord; mais nous nous donnons à nous-mêmes celui d'humilier une créature faite à notre image.

Ici, une difficulté se présente, car la limite qui sépare l'indulgence de la familiarité est étroite. Je considère à juste titre, je crois, comme la première cause du défaut de respect de nos domestiques l'irrégularité d'humeur que nous ne craignons pas de manifester à tout propos. Je connais bon nombre de femmes qui font subir à leur femme de chambre toutes les phases de gaieté ou de tristesse par lesquelles elles passent. Si un événement heureux ou même un incident agréable survient dans leur vie, leur première confidence est souvent cette étrange note d'elles se mêlent; elles agissent souvent ainsi par légèreté de caractère; d'autres, plus sages, laissent simplement déborder leur contentement en un flux de paroles inutiles dans lesquelles plus d'une rusée camériste recueille de précieux renseignements. Ces jours-là madame a des trésors d'indulgence; ses mains s'ouvrent prodigues de petits cadeaux, et sa bouche ne profère que doux encouragements. Mais qu'il survienne un nuage, que l'humeur saute du rose au noir, oh! alors quelle différence! la pauvre fille n'est plus qu'une sotte, une maladroite. On ne se sert peut-être pas de ces termes, mais on la traite avec hauteur, on lui parle du bout des lèvres, on lui adresse la parole d'un ton brusque et impérieux, et tout cela sans autre motif, sans autre raison que le changement d'impression. On ne peut, en bonne justice, exiger de la part de nos subordonnés une

dose de patience tellement grande que tous ces soubresauts, toutes ces inégalités d'humeur n'aient aucune influence sur leur caractère ni croire qu'ils puissent être à leurs yeux le privilège de l'éducation ou de la richesse. Le plus simple bon sens nous montre alors sous un aspect qui est loin de nous être favorable; en un mot, nous sommes jugés par eux, et jugés inférieurs à eux-mêmes. De là les sourires et les demi-mots impertinents dont nos domestiques ne se font pas faute en maintes occasions, et qui m'ont toujours paru la chose la moins tolérable. Permettre une seule impertinence, c'est les autoriser toutes, mieux vaut les prévenir; or, je ne connais pour cela de recette infaillible que celle qui consiste à commander le respect par la plus grande égalité de procédés.

Cette égalité doit se retrouver aussi dans la justice, dans la surveillance. Il ne faut jamais accuser sans être certain de la culpabilité, comme il est aussi de première nécessité de ne laisser jamais le libre arbitre du bien ou du mal.

Exciter la convoitise de nos gens en laissant traîner sur les meubles des bijoux, de l'or, est une faute; l'occasion fait le larron dit un vieux proverbe bien sage quoique passablement démodé. En effet, sait-on ce qui peut surgir dans la tête d'une jeune fille de vingt ans qui voit sa maîtresse se parer chaque jour de ces objets tentants, qui parfois, quand la glace reflète son image à côté de celle de la femme riche, se prend à songer qu'elle aussi serait belle ainsi vêtue? Puis un jour l'occasion se présente, la tentation est plus forte que la volonté, elle trouve là, sous sa main, une bague, des boucles d'oreille oubliées dans une coupe depuis plusieurs jours, elle est prise du désir de les essayer au moins et elle n'a pas ensuite le courage de les remettre où elle les a prises. Je ne prétends pas dire qu'il suffise de permettre la tentation pour faire des voleurs, non certes, mais cela peut être et mieux vaut l'éviter.

J'insisterai aussi sur un détail d'organisation intérieure qui ne me semble pas sans importance. Il est certains profits des domestiques autorisés par l'usage dont on ne se préoccupe pas assez, car ils autorisent le gaspillage. Je parle ici principalement pour les gens riches qui ont à leur service plusieurs personnes. Je conseillerais toujours à une maîtresse de toutes sortes qui se font chez elle, de faire avec libéralité, mais sagesse, la répartition soit par semaine, soit par mois, des approvisionnements en tout genre et de tenir un compte exact des dépenses de la cuisine, de l'office, etc., etc. Quand les domestiques sont bien assurés qu'un contrôle sévère leur interdit tous les bénéfices malhonnêtes, ils se résignent à ne les point tenter ou quittent la maison, ce qui n'est qu'un malheur minime, puisque les maîtres sont ainsi débarrassés des serviteurs d'une probité douteuse.

J'ai eu pour ma part une cuisinière dont j'étais excessivement satisfaite à tous égards; il paraît malheureusement que le train de ma maison ne répondait pas à l'idée qu'elle s'en était faite, car après un mois d'essai, suivant son expression, elle vint me trouver et me dit avec une bonhomie qui me désarma : « Je regrette bien de quitter madame, car madame est assurément une très-bonne maîtresse; on est bien nourri, et je ne puis me plaindre qu'on ait manqué d'égards pour moi (sic); mais je ne puis rester, parce qu'il, — je demande pardon à mes lectrices d'écrire cette vulgarité, mais je dois rester fidèle au texte, — parce qu'ici il n'y a rien à gratter. » Je la laissai partir, bien entendu.

Je blâme la négligence autorisant le gaspillage, je déprouve au moins autant la parcimonie qui, dans plus d'un ménage, est à l'ordre du jour. Nos domestiques doivent, avant tout, être nourris de façon à ce que leurs forces soient amplement réparées, à ce que leur santé se maintienne dans un état satisfaisant. Dans les familles n'ayant qu'un modique revenu et une seule bonne, on ne peut faire deux ordinaires; dans les maisons, au contraire, où il y a un plus grand nombre de domestiques, je conseillerais toujours de faire faire le repas de l'office composé d'un plat de viande abondant, d'un plat de légumes, de vin non falsifié, de pain à discrétion. Mais ce sont là des questions de détail sur lesquelles je n'insiste pas, car j'aurai l'occasion d'y revenir en m'occupant de la bonne organisation d'une maison. Il est un autre point délicat que je traiterai ultérieurement avec les développements nécessaires, je veux parler des rapports entre nos domestiques et nos enfants. Cela m'entraînerait trop loin aujourd'hui. Je n'ajouterais que quelques mots qui seront comme le résumé de ce qui précède.

Pour obtenir de nos serviteurs la fidélité, la probité, le zèle dans le service, la discrétion, montrons-nous des maîtres bienveillants et doux; sachons leur persuader qu'ils trouveront en nous des appuis si leur conduite est irréprochable; maintenons notre autorité sans rouler comme sans faiblesse; soyons souverainement justes dans nos réprimandes, et je réponds que nous obtiendrons ainsi des résultats auxquels nous ne nous serions pas attendus.

MARIE DE SAVERNY.

LA REVUE DE LA MODE AUX ÉTATS-UNIS

Nos abonnés nous rendront cette justice que nous les entretenons rarement de nous-mêmes et de ce que l'on pourrait appeler la partie administrative du journal. Nous nous contentons de mériter leur approbation en apportant à la *Revue de la Mode* les améliorations possibles, au fur et à mesure qu'elles nous sont signalées.

Voici néanmoins un fait que nous nous empressons de porter à leur connaissance : il prouvera, mieux que tout ce que nous pourrions dire, combien la *Revue de la Mode* est appréciée non-seulement en France mais encore à l'étranger. Le steamer *l'Europe*, qui vient de sombrer si malheureusement dans l'Atlantique, emportait à New-York des caisses contenant les dix mille exemplaires de l'édition américaine de la *Revue de la Mode*, à l'adresse de notre correspondant new-yorkais.

En apprenant le sinistre, nous nous sommes empressés de télégraphier à New-York, à notre correspondant, pour lui annoncer la perte des colis et lui demander ses ordres.

La réponse ne s'est pas fait attendre. Nous recevions à dix heures après une dépêche qui disait en substance : « Tirez dix mille numéros et expédiez : les dames américaines ne peuvent se passer de la *Revue de la Mode*. »

La dépêche française était partie de Paris jeudi à onze heures; la réponse de New-York nous est parvenue le même jour à quatre heures. N'est-ce pas merveilleux ?

Ajoutons qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, grâce à la puissante organisation de la *Revue de la Mode*, dix mille autres numéros avec gravures colorées, patrons, etc., viennent d'être embarqués au Havre, pour remplacer les numéros perdus, sans que cette expédition rapide ait retardé d'une minute la fabrication et l'envoi des éditions étrangères, pour les langues grecque, arménienne, italienne, espagnole, etc.

TROIS JOURS D'ÉPREUVE

(Suite et fin)

L'avis était venu trop tard : Djell, écartant violemment l'épée de son adversaire, s'élança sur lui d'un seul bond, se cramponna à sa poitrine comme un tigre et lui plongea son poignard dans la gorge.

D'Aubray laissa échapper son épée et tomba à la renverse en jetant un cri étouffé.

Lorsqu'il vit son ennemi étendu à terre, Djell essaya son poignard sur l'herbe, le remit dans son fourreau, salua poliment Chavigny et quitta le lieu du combat comme il y était venu, grave et impassible.

M^{lle} de Montbrillant était au jardin avec M^{me} de Chamblas lorsque Guitaut vint lui apporter cette nouvelle. La douleur qu'elle en ressentit fut si vive qu'elle en perdit connaissance et resta longtemps privée de sentiment. En sortant de cet évanouissement, elle était en proie à une fièvre ardente qui ne la quitta que vers le soir, lorsqu'on lui apprit que non-seulement d'Aubray n'était pas mort de sa blessure, mais qu'il ne serait même obligé de garder la chambre que quelques jours, le poignard de Djell n'ayant fait que déchirer les chairs sans léser aucune partie du gosier.

Guitaut s'empressa d'aller raconter ces détails au blessé, qui les reçut avec transport et pria son ami de le venir voir le lendemain dès le matin, afin de lui parler encore de M^{lle} de Montbrillant.

Mais le lendemain, lorsque Guitaut entra dans la chambre du malade, celui-ci le reçut d'un air tout consterné et lui remit une lettre ouverte où étaient tracées ces quelques lignes :

« Monsieur,

« Permettez-moi de vous exprimer tout le chagrin que j'éprouve du malheureux événement qui vient de vous frapper chez moi et presque sous mes yeux sans que j'aie pu m'y opposer. Hélas ! ma douleur est d'autant plus cruelle qu'au lieu de vous apporter quelque consolation, je viens vous déchirer le cœur, car je vous le dis à regret, monsieur d'Aubray, je ne puis être votre femme ; il n'y faut plus songer. Vous allez me trouver bien dure, bien implacable, mais ne vous pressez pas trop de me condamner ; ce que vous appellerez de la barbarie pourrait bien être de l'affection.

« Adieu, monsieur.

MARIE DE MONTBRIILLANT. »

« Je n'y conçois rien, dit Guitaut, car en vérité je crois qu'elle t'aime.

D'Aubray était une de ces bonnes natures qui mettent leur âme à nu devant tous, parce que jamais une mauvaise

pensée n'y a pénétré. Franc comme un soldat et naïf comme une jeune fille, il éprouvait une antipathie profonde contre toute espèce de mystère.

V

« Non, dit-il, elle ne m'aime pas, c'est une atroce comédie qu'elle joue. Allons, je me sens mieux aujourd'hui, je veux partir ; je ne puis rester plus longtemps dans ce château.

« Partir ! j'espère bien que tu ne feras pas cette folie, ce serait une imprudence impardonnable.

« Descendons toujours au jardin, j'étonne ici. Et il quitta sa chambre en s'appuyant sur l'épaule de Guitaut, quoique celui-ci s'efforçât de l'en empêcher.

« Ah ça, interrompit tout à coup d'Aubray, et ce petit lutin de Djell, que devient-il ? Sais-tu qu'il a le droit d'être fier de sa victoire.

« Je ne crois pas qu'il s'en félicite, car M^{lle} de Montbrillant l'a chassé ; il a quitté le château hier, et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

« Eh bien ! on a fort mal agi envers lui, et je vais, de ce pas, prier M^{lle} Marie de vouloir bien le reprendre à son service. Cet enfant s'est battu avec courage et loyauté, il n'est pas juste de le punir parce qu'il a montré du cœur. Pour moi, je déclare que je l'estime infiniment, et je ne manquerai pas de lui demander ma revanche quand ma blessure sera cicatrisée.

Lorsqu'ils entrèrent dans la grande salle du château, ils y trouvèrent M^{lle} de Montbrillant, qui paraissait en proie à une vive émotion.

« Monsieur d'Aubray, dit-elle, veuillez vous asseoir et me prêter un moment d'attention ; je vais vous expliquer ce que ma conduite a eu de mystérieux jusqu'à ce jour.

« Vous savez qu'à mon retour d'Espagne, il y a de cela un an, je fus sur le point d'épouser M. de Lussan, la veille du jour où je savais qu'il devait faire sa demande à mon tuteur, je réfléchissais, retirée dans ma chambre, à l'importance de l'engagement que j'allais prendre, lorsque j'aperçus sur ma cheminée une lettre ouverte, et cette lettre, la voici, vous pouvez la lire :

« Mademoiselle, je suis malheureux, car je vous aime ; il ne m'est pas permis d'aspirer à votre main et il m'est également impossible d'abandonner à un autre le trésor que je ne puis posséder. Pardonnez-moi de me faire l'arbitre de votre destinée, de la diriger au gré de mon égoïsme, mais retenez bien ceci : Ne vous mariez pas, car celui qui vous aura épousée le matin, le soir du même jour ne sera plus qu'un cadavre, et, pour que vous sachiez bien que je serai toujours là, attentif et inexorable, remarquez ceci : du moment où un homme aura demandé votre main, il lui arrivera malheur dans les trois jours qui suivront cette demande. Or, si vous tenez cette première condition, ce sera un avertissement certain que je suis là tout prêt à accomplir la seconde. »

« Vous savez maintenant, monsieur, reprit Marie, pourquoi j'ai refusé successivement MM. de Lussan, de Brissac, de l'Estang, et vous-même en dernier lieu.

« C'est étrange. Et soupçonnez-vous de quelle main part cette lettre ?

« Nullement, mais je vais le savoir avant cinq minutes, voyez !

« Elle lui remit une autre lettre qui était ainsi conçue : « Mademoiselle, il est un homme qui, depuis une année entière, vous dispute obstinément à tous ceux qui veulent vous ravir à son amour ; car, lui, il ne vit que pour vous. Ceux qui vous ont dit : « Je vous aime, » ceux-là aiment le jeu, les bals et les festins ; mais lui, hélas ! son seul et unique amour, c'est vous, son regard est sans cesse fixé sur vous comme le regard d'une mère sur son enfant nouveau-né ; caché dans l'ombre, il se baigne dans la lumière de vos yeux ; il s'enivre de l'air qui vous entoure et s'abîme dans l'océan d'harmonie que votre parole soulève dans son âme.

« Oh ! dites-moi ! pourquoi se sent-il mourir de bonheur quand il vous voit marcher pâle et pensif par la campagne, les pieds dans l'herbe et la tête noyée dans la lumière dorée du soleil ? Dites-moi pourquoi vous le faites rêver des fleuves et des montagnes de son pays, quand il vous voit assise dans les lilas, tenant à la main un bouquet de violettes étincelantes de rosée ? Pourquoi voit-il passer sur votre front, comme sur un miroir, le beau ciel bleu et les nuages voyageurs qu'il a si souvent contemplés dans sa patrie ? Pourquoi ?... Ah ! c'est que tout ce qui fait son être, l'orec et l'intelligence, cœur et âme, il a mis tout en vous.

« Ne le repoussez pas lorsqu'il va venir se jeter à vos genoux ! ne lui reprochez pas votre gaieté perdue, vos chagrins prématurés, votre front soucieux à vingt ans, car il a vu tout cela, car il a vu la pâleur tomber sur vos traits et les envelopper comme un suaire ; il a vu les larmes filer à travers vos doigts comme une pluie de diamants ; il a vu tout cela jour par jour, heure par heure, et une douleur inouïe lui brisait l'âme ; et cependant, ah ! plaignez-le, cette pâleur, il pouvait la faire disparaître ; ces larmes, il pouvait les tarir, et il ne l'a pas voulu parce qu'il fallait répondre à vous, O Marie ! Marie ! prenez pitié de lui quand il va venir vous demander grâce !

« Un jour, il y a bien longtemps ! une rose blanche est tombée de votre main à terre, et vous n'avez pas daigné la ramasser ; cette rose, je vous la remettrai, c'est à ce signe que vous me reconnaîtrez, car, je le sens, je ne pourrai prononcer une parole devant vous. »

A peine d'Aubray avait-il fini la lecture de cette lettre que la porte s'ouvrit, et Djell parut sur le seuil. Il ne proféra pas une parole, il ne fit pas un geste, mais, dans l'émotion profonde qui soulevait sa poitrine, dans la mélancolique empreinte sur son front brun, dans le regard tout plein de douleur et d'amour qu'il laissa tomber sur elle, Marie comprit que c'était là l'homme qui l'aimait : c'était lui, Djell !

Il s'approcha lentement de Marie, mit un genou en terre devant elle, et l'œil humide de larmes qui débordaient sans qu'il les sentit couler, il lui présenta une rose blanche, fanée et jaunie par le temps.

Dans toute passion vraie, il y a quelque chose de solennel qui impose aux natures les plus fivoles comme aux tempéraments les plus flegmatiques, parce qu'une grande passion, fût-elle coupable, est toujours un signe de puissance et de supériorité dans celui qu'elle dévore. Ce fut donc avec un sentiment mêlé de surprise et d'admiration que d'Aubray et Guitaut assistèrent au spectacle d'un amour si étrange et si nouveau pour eux qu'ils avaient peine à le comprendre, quoiqu'ils en reconnussent instinctivement la grandeur.

Ce n'était pas là l'amour comme on l'entendait sous Louis XIII, car si cette passion est de tous les temps, chaque époque a, pour la passion et l'exprimer, une manière, je dirais presque un mode, qui lui est propre. Mais, quelle que soit la forme qu'il prenne pour s'exprimer, une femme ne se trompe jamais sur le sentiment qu'elle inspire ; elle sait au juste à quelle hauteur il s'élève, à quel degré il s'arrête. Marie comprit donc cet amour immense, et, le cœur plein d'une douce pitié, elle considéra avec émotion ce pauvre enfant si courageux, si persévérant et si passionné qui pleurait à ses genoux.

« Djell, lui dit-elle, vous avez été bien coupable et bien cruel ; ce n'est pas là ce que j'attendais de vous quand je vous recueillis chez moi.

Djell cacha son visage dans ses deux mains et se mit à sangloter.

« Relevez-vous, Djell, reprit Marie avec un accent de bonté qui pénétra le cœur du jeune Maure, relevez-vous, je vous pardonne ; mais vous comprenez que désormais vous ne pouvez plus faire partie de ma maison.

Djell resta à genoux, et levant sur Marie un regard suppliant :

« Mademoiselle, dit-il, cette fleur que je viens de vous rendre, vous allez la jeter au vent, et le pied insoucieux du passant l'écrasera dans la poussière. Oh ! donnez-la au pauvre Djell, il la mettra sur son cœur et retournera, plein de joie, dans la cabane de sa mère ; cette fleur, il la regardera quelquefois, il l'arrosera de ses larmes, et jamais il ne la portera à ses lèvres, et sa vie s'écoulera ainsi heureuse jusqu'au dernier jour.

Puis, comme Marie gardait le silence, Djell se tourna vers d'Aubray et lui dit :

« Vous qui fûtes mon ennemi, vous qui serez son époux, refusez-vous d'intercéder pour moi ?

« Cela est inutile, dit Marie d'un ton décidé. Céder à une pareille demande serait de l'extravagance.

Et se levant brusquement, elle quitta la salle sans dire un mot de plus.

Djell resta désespéré. Mais s'il eût pu suivre M^{lle} de Montbrillant jusque dans sa chambre, où elle se retira en le quittant, il l'eût vu regarder longuement cette rose qu'elle avait refusée à ses larmes, puis la cacher avec soin dans un des bouquets de fleurs qui parfumaient sa fenêtre, en murmurant ces mots :

« Malheureux enfant !

Lorsqu'il fut revenu de l'espèce de stupeur où l'avaient jeté le refus mortel et le départ précipité de Marie, le page s'approcha de d'Aubray, et, d'une voix si grave, si profondément mélancolique, que le gentilhomme en tressaillit :

« Monsieur, lui dit-il, il y a deux jours, la fortune m'a été favorable et s'est tournée contre vous ; mais la fortune est changeante, et si vous la tentiez aujourd'hui, peut-être vous accorderait-elle une éclatante revanche.

VII

Djell prononça ces mots avec un sourire qui trahissait la désolation de son cœur.

« Vous allez au-devant de mes désirs, lui dit d'Aubray avec un accent plein d'intérêt ; mais j'aurais voulu attendre un autre moment pour vous faire cette proposition.

« Vous n'en pourriez choisir un meilleur, monsieur d'Aubray.

« Eh bien ! Djell, quand vous voudrez.

« Tout de suite. Vous ne pouvez encore manier une épée, mais vous êtes bon cavalier et habile tireur, nous nous battons à cheval et au pistolet.

Quelques minutes après, ils étaient tous deux sur le terrain avec leurs seconds.

Lorsqu'ils furent placés à cinquante pas l'un de l'autre, Djell appela Chavigny, et lui donna sa toque :

— Monsieur de Chavigny, lui dit-il, veuillez suspendre cette toque à l'arbre que vous voyez là-bas, à la droite de M. d'Aubray; si je succombe, prenez-la; vous y trouverez un secret, et quand je ne serai plus, je vous prie d'en détacher ce rubis et de le conserver en souvenir de moi. Lorsque Chavigny eut exécuté ce que lui demandait le page :

— Maintenant, messieurs, dit celui-ci, quand vous voudrez. Et vous, monsieur d'Aubray, rappelez-vous qu'avec moi le duel est un jeu sérieux, et viser droit au cœur.

Le signal fut donné, et les deux adversaires partirent au galop. A vingt-cinq pas, Djell déchargea son arme. D'Aubray ne fut pas touché et tira presque en même temps sans plus de succès.

— Allons, c'est à recommencer, dit Djell.

Pour la première fois, peut-être, d'Aubray parut se battre à contre-cœur; cependant, avec un pareil adversaire, il ne pouvait montrer la moindre hésitation sans risquer de voir mal interpréter le sentiment qui le dominait. Il se résigna donc.

On leur donna d'autres armes et ils s'élançèrent de nouveau l'un vers l'autre.

Cette fois Djell ajusta son adversaire à trente pas, il manqua encore. Alors d'Aubray, trop généreux pour profiter des avantages de sa position, lâcha son coup sans faire un pas de plus.

Au même instant, Djell laissa échapper son arme et tomba sur le cou de son cheval, où il resta immobile et les bras pendants; et lorsque d'Aubray courut à lui pour le relever et s'assurer de l'état de sa blessure, il ne trouva plus qu'un cadavre.

Ce malheur l'affligea profondément, car depuis une heure le jeune Maure lui avait inspiré un vif intérêt.

Comme ils allaient le transporter au château, Chavigny se rappela la dernière volonté du page. Il s'en fut détacher la toque de la branche d'arbre où il l'avait suspendue, et se mit à y chercher le secret dont lui avait parlé le malheureux Djell; alors il s'aperçut que cette toque était percée en plein de deux petits trous circulaires : c'étaient les deux balles de Djell, c'était là son secret.

Quant à Marie, nous ne saurions dire jusqu'à quel point elle fut affligée de la mort de son page; mais on assure qu'avant de l'envelopper dans son cercueil, la personne chargée de ce soin déposa sur le corps du jeune Maure une rose flétrie.

Six mois après cet événement, d'Aubray, corrigé tout à coup de la passion du duel, épousa M^{lle} de Montbrillant, qui, à la suite de ce mariage, retourna habiter la cour. Elle ne la quitta plus depuis, et dans les vicissitudes qu'elle eut à subir pendant les troubles de la Fronde, Anne d'Aubray trouva dans M^{lle} d'Aubray une amie dont le dévouement éclairé vint plus d'une fois en aide à son caractère vacillant et irrésolu.

CONSTANT GUÉROULT.

FIN

LE PORTRAIT DE FEU DUHAMEL

I

Parmi les habitués les plus assidus des galeries de l'Opéra et du boulevard Italien, on remarquait, — je me trompe, on ne remarquait pas, — il y a quelques années, un homme de trente-cinq ans environ.

On ne le remarquait pas, ai-je dit, parce qu'en effet il ressemblait à tout le monde. Il s'habillait comme tout le monde, il se coiffait comme tout le monde, il portait sa barbe comme tout le monde. En quoi seulement il différait des autres humains ses semblables, c'est qu'il vivait littéralement sur l'asphalte du boulevard : déjeunant chez Tortoni, dînant chez Riche, se promenant comme un péripatéticien entre ses repas, et demeurant à l'angle de la rue Lafitte, dans cette maison qu'on s'obstine à nommer la Maison Dorée, bien qu'elle soit dédorée depuis longtemps, à ce qu'il me semble.

Louis Nérac, — ainsi s'appela-t-il, — occupant trois chaises à lui seul, fumait paisiblement son cigare un jour d'avril où le soleil, rallumé depuis quelques semaines, roulait son globe de feu dans un ciel sans nuages. Devant lui, de beaux enfants jouaient au cerceau et sautaient à la corde avec cette vivacité joyeuse et cette abondance de séve que les premiers baisers du printemps font circuler dans le corps de l'homme, dans le tronc des arbres et dans la tige des fleurs. A ses côtés, de plantureuses nourrices, fraîches, rebondies, luxuriantes, crevant de santé, allaitaient leurs nourrissons, délicatement enfouis dans des flots de batiste, de fourrures et de dentelles; car c'est la coquetterie, le luxe, l'orgueil suprême des jeunes mères de parer leurs nouveau-nés de la même façon que les Italiennes habillent leurs madones.

Ce spectacle, qui d'abord avait réjoui les yeux de Louis Nérac, bientôt après remplit son cœur de mélancolie et d'a-

merlume. Il songea qu'il n'était point marié, et qu'il avait dépensé ses plus belles années à vagabonder dans le pays de Tendre, sans récolter autre chose que des ennemis, des chagrins et des remords; il se démontra à lui-même que des fils d'argent couraient çà et là dans sa barbe, que ses tempes se ridaient et que des indices menaçants de calvitie se manifestaient sur le sommet de sa tête. Il se vit, dans un avenir prochain, réduit à la condition des vieux garçons, élevant avec amour des serins, des perroquets et des écureuils. — Que vous dirai-je? l'aspect de ces jolis enfants qui couraient dans ses jambes fit vibrer au fond de son âme une corde restée muette jusqu'alors. La fibre paternelle tressaillait dans son cœur.

— Il faut que je me marie, se dit-il; mais qui donc épouserai-je?

Successivement sa pensée visita toutes les maisons de sa connaissance où florissaient des demoiselles à marier. Les unes n'étaient âgées que de seize à vingt ans, et il se trouva trop vieux pour elles; les autres approchaient de la trentaine, et il les jugea trop âgées pour lui. Le résultat de ses méditations conjugales fut, en définitive, qu'une veuve de vingt-cinq ans ferait on ne peut mieux son affaire. Mais où rencontrer cette douce compagne? Il se rappela avoir dansé, peu de mois auparavant, avec une veuve assez agréable et suffisamment spirituelle. Malheureusement, il se souvint aussi qu'elle était, ce soir-là, coiffée d'un turban ponceau; et il sentit à ses instinctives répugnances qu'il lui serait impossible d'unir ses destinées à celles d'une personne adonnée au culte du turban.

II

On sait quelle influence bizarre le soleil d'avril exerce sur le crâne humain. C'est à croire qu'une flamme intérieure échauffe les parois ramollies du cerveau, et qu'un farfadet vous chatouille les narines avec les barbes recroquevillées d'une plume de colibri. Le soleil d'avril a engendré le rhume de cerveau, un supplice, lequel engendre lui-même l'éternement, une torture! Louis Nérac ne devait point échapper à la loi commune. Deux heures de station sur son boulevard favori lui procurèrent un des plus beaux coryzas dont les pharmaciens aient gardé la souvenance, y compris ce coryza célèbre qui égaye l'immortelle comédie des *Saltinbanques*. Il fut pris d'une quinte d'éternement si violente et si tenace, que les enfants, suspendant leurs jeux, s'arrêtèrent immobiles à le contempler, et que les nourrissons jetèrent des cris d'effroi.

— Bien! très-bien! pensa Louis Nérac, m'en voilà pour un mois, la chose est certaine; un mois de maladie et de solitude, livré aux soins de mon valet, un Mascarille de bas étage, lequel profitera de l'occurrence pour me voler des deux mains. O la misérable condition que la mienne! ô fardeau du célibat, que ton poids est lourd à supporter! Trente jours d'éternements forcés, et pas une voix tendre pour me dire : « Dieu te bénisse! »

Au même instant, une crise nouvelle se déclara, et le fracas sonore de ses éternements recommença avec un retentissement de fanfares guerrières.

— Dieu vous bénisse, monsieur, murmura doucement une jeune femme qui passa devant lui, rapide comme une vision.

Nérac se leva avec un empressement juvénile et s'élança sur les pas de la jeune femme, qui s'éloignait dans la direction de la Madeleine, tantôt suivie, tantôt précédée par une petite levrette qui exécutait mille gambades folles autour de sa maîtresse. Tout en marchant, la dame relevait le bas de sa robe et montrait une jambe ronde et fine, emprisonnée dans un bas de fil d'Ecosse brodé à jours.

— Voilà une jambe que j'épouserai bien volontiers, se dit Louis Nérac; mais cette jambe est-elle veuve? cette jambe est-elle mariée? Parbleu! fallût-il la suivre jusqu'à la place de la Concorde, je saurais comment cette jambe s'appelle, et j'éclaircirai ce mystère!

Il est, de par le monde, des hommes qui font profession de suivre les femmes jeunes et jolies qu'ils rencontrent dans les rues. Ceux-là vont et viennent autour de la personne suivie, voltigent, bourdonnent, se rapprochent et s'éloignent, semblables à des papillons de nuit auprès d'une lampe Carcel. Ils pressent le pas ou le ralentissent avec une habileté perfide et ingénieuse; ils ont des retraites savantes, des courbes admirables, des diagonales irrésistibles, des stratégies triomphantes. Ils se montrent et ils disparaissent; ils vont de gauche à droite et de droite à gauche; ils sourient, ils s'inclinent, ils saluent, ils causent, ils offrent leur bras, ils offrent leur fortune, ils offrent leur cœur. — Ce sont les Machiavels du trottoir.

Nérac, — je le proclame à sa louange, — n'était point de ces gens-là. Il suivit la dame innocente tout naturellement, tout bêtement, à dix pas derrière elle, il réglait sa marche sur la sienne, conservant toujours une distance respectueuse.

Une fois, la dame s'arrêta, cherchant du regard sa levrette vagabonde, et Nérac entrevit son profil.

— Oh! s'écria-t-il en lui-même, je la suivrai jusqu'à la barrière de l'Étoile!

L'instant d'après, elle se retourna tout à fait, et son charmant visage apparut dans toute sa grâce, dans toute son harmonie et dans toute sa sereine majesté.

— Elle est adorable! se dit Nérac, je la suivrai jusqu'au pont de Neuilly!

Pour cet indigène du boulevard de Gand, le pont de Neuilly, c'était un peu plus loin que le bout du monde.

Heureusement, la dame ne demeurait pas si loin; parvenue devant une jolie maison de la rue de la Ville-Évêque, elle heurta à la porte cochère, appela son chien : « Follette! » et disparut.

ALBÉRIC SECOND.

(La suite au prochain numéro.)

LES MENUS DE LA SAISON

Avril.

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Potage aux quenelles.
Pièce de bœuf à la flamande.
Ris de veau frits.
Poularde rôtie.
Morilles à l'andalous.
Gâteau de riz.

Pour les morilles à l'andalous, voir les 366 Menus.

DES ŒUFS

Les poules pondent maintenant à force. On peut enfin manger des œufs frais à un prix raisonnable; traitons donc un peu de cet excellent aliment.

Les œufs sont nourrissants. — Les plus frais sont les meilleurs et les plus sains. Quand ils sont vieux, ils perdent tout à fait cette dernière qualité, et ils ont, de plus, un goût et une odeur désagréables.

La fraîcheur des œufs se juge en les présentant au feu; si l'humidité apparaît sur la coquille, c'est une preuve de grande fraîcheur.

Pour que les œufs se digèrent bien, il faut les cuire suffisamment; s'ils restent glaireux, la digestion en est difficile; il en est de même quand ils sont durs.

Les œufs dits à la coque, bien frais et cuits à l'eau, de telle sorte que le blanc et le jaune n'aient pas trop de consistance, sont les plus salubres; ils apaisent la toux et éclaircissent la voix.

C'est une mauvaise habitude d'avaler le jaune des œufs sans le blanc; il est sage de les toujours mêler pour les manger.

Les œufs au miroir, cuits modérément au bain-marie avec du beurre bien frais, nourrissent beaucoup et conviennent aux estomacs les plus délicats.

Les œufs au lait, quoique plus légers en apparence, ne sont pas, à beaucoup près, aussi sains; la quantité d'air qu'ils renferment en rend les effets désagréables.

Les œufs perdus ou brûlés contractent au feu une sécheresse qui les rend nuisibles à la santé.

Il n'en est pas de même des œufs pochés à l'eau; cette préparation les rend, au contraire, de facile digestion.

Les œufs durs dits à la tripe sont très-indigestes. Les œufs au beurre noir le sont encore davantage; l'ardeur du feu qui les a durcis, et leur assaisonnement de beurre roux et de vinaigre brûlé, en font un mets pernicieux.

Les œufs brouillés sont les plus innocents. Dans tous les cas, il est de rigueur de boire un bon coup après avoir mangé un œuf.

LE BARON BRISSE.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'incendie de l'ancien Opéra pressera l'achèvement du nouveau.

Paris. — A. Boardillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.